

MEMOIRES INTERROMPUS

François MITTERRAND

Entretien avec Georges-Marc BENAMOU

2001

« On débat depuis de Gaulle de sa fameuse formule : « J'ai toujours eu une certaine idée de la France ». Cette expression me reste étrangère. De la France je n'ai pas une idée, mais une sensation, celle que donne un être vivant, ses formes, son regard. Elle n'est pas quelque part suspendue entre ciel et terre. Elle est une personne à trois dimensions. Je ne vois pas à quoi la comparer. En tout cas, pas à une idée. Elle s'est bâtie autour de quatre fleuves et de quelques montagnes qui n'étaient même pas de véritables frontières. Elle a été fille du sol, de l'eau, de la géométrie avant de donner aux hommes l'image de l'harmonie. C'est le seul pays d'Europe qui puisse se dire œuvre de la nature plutôt que le fruit de l'ambition et de l'imagination des hommes. Attenter à cette merveille d'équilibre me blessait, me bouleversait. Non que mon amour de la France fût d'abord esthétique. Mais qu'un peuple sans formes comme celui de l'Allemagne ait pu s'en emparer et l'absorber comme une boursoufflure me paraissait blasphématoire : qu'avaient à faire tous ces gens chez moi ? Leur accent m'irritait plus que leurs chars. Cette façon de commander, d'ordonner à la plus veille nation du monde, eux qui n'avaient pas deux siècles derrière eux !... Que ma génération ait eu à subir cette épreuve m'était insupportable. Nous n'étions pas faits pour cela, nous qui avions grandi dans l'amour de la liberté et qui n'entendions plus que des accents de haine, l'expression d'une supériorité inventée, tirée de l'obscur aventure du sang.

On aura compris, en lisant ces lignes, que la géographie pesait aussi lourd dans mon esprit que l'histoire. C'est une référence à laquelle je tiens. Mon patriotisme s'alimentait aux sources de la Dronne, de la Charente ou de la Vienne tout autant qu'aux coups d'éclats de Du Guesclin. Mon pays, ce sont d'abord des paysages, comme mes amours, mes amis sont d'abord des visages. Peut-être avais-je tendance à une appropriation excessive. Celle d'une enfance heureuse où chaque chose s'accordait à mon âme, où chaque arbre avait un nom : les saules, les frênes, les chênes, les tilleuls, où le cours de mes rivières venait du sol, du mien ; ils étaient mon sol. Imprenable, sinon par mégarde ou par trahison. Il me semblait que l'herbe et ses plus humbles fleurs, ombelles, scabieuses, trèfles, n'étaient ni négociables, ni transmissibles. L'odeur du blé moissonné appartenait à mes narines, à mes poumons, la poussière des champs et des routes s'élevait de nos routes. Les méandres de la rivière ne baignaient qu'un pays, le mien. Les riverains de la Weser n'avaient rien à y voir. Ils se trompaient de versant : la terre ne penche que d'un côté. Il y avait, proche aussi, presque à toucher du doigt, la mémoire de deux guerres, contre le même ennemi, celles de la vie, celles de mon siècle, folles, sauvages, inexpiables l'une et l'autre et qui offraient chacune un modèle différent de l'autre. Quelle route suivre ? Celle des poilus bleu horizon en partance pour Berlin, comme en août 1914 ? Ou brasser l'univers à la recherche de nos mythes, comme en 1940 ? Une certaine idée de la France me ramenait à cette patrie impalpable, aussi desséchée que les feuilles d'un herbier. J'avais davantage recouru aux sortilèges de *La Colline inspirée* dont je me récitais inlassablement les admirables rythmes pour que résonnent en moi les rumeurs du passé. Je me répétais comme Barrès : « d'où vient la puissance des lieux ? la doivent-ils au souvenir de quelque grand fait historique, à la beauté d'un site exceptionnel, à l'émotion des foules qui du fond des âges y vinrent s'émouvoir ? Leur vertu est plus mystérieuse, elle précéda leur gloire et ne saurait y survivre. Et n'en doutons pas, il est de par le monde infiniment de ces points spirituels qui ne sont pas encore révélés pareils à ces âmes voilées dont personne n'a reconnu la grandeur. Seuls les yeux distraits ou trop faibles ne distinguent pas les feux de ces éternels buissons ardents. » »